

“À l’ombre de Cerlogne” - 29 mars 2007

# La céréaliculture à Roisan de l’après-guerre jusqu’à nos jours

## à travers les témoignages ethnotextuels

Federica Diémoz

« Il y a plusieurs années quel joli paysage on pouvait admirer ! Là où tu vois les bois et quelques prés, il n’y avait que des champs de céréales, des étendues infinies de champs... ».

Depuis l’enfance, les récits de mes grands parents ont éveillé en moi l’envie de découvrir et connaître le cycle de production des céréales dans mon village d’origine. Cette contribution s’appuie sur les matériaux rassemblés en 1998 dans la commune valdôtaine de Roisan pour la réalisation du mémoire de licence sous la direction du Prof. Tullio Telmon (Université de Turin).

C’est par des enquêtes de terrain utilisant la méthode de la conversation dirigée, avec le support d’images et de photos, que les matériaux ont été recueillis. Toutes les interviews ont été enregistrées et ensuite une partie des témoignages a été transcrite.

Toute ma reconnaissance va aux informateurs : Eugenia Bovet (E. B.) agée de 94 ans, Iva Glarey (I. G.) de 84 ans, Gildo Glarey (G. G.) de 76 ans et en particulier Mario Jacquemet (M. J.) de 57 ans et sa femme Silvana Comé (S. C.) qui m’ont permis d’assister aux différentes phases de leur travail.

### 1. LES CHAMPS

Autrefois les champs recouvraient une grande partie du territoire de Roisan. Ils se trouvaient surtout en amont du village, vers les côtés est et ouest du chef lieu et ils s’étendaient jusqu’aux mayens. La quantité de céréales produits à Roisan était très abondante (environ cinquante quintaux). En effet les champs recouvraient plusieurs centaines de mètres carrés ou, pour mieux dire plusieurs “quartanées” [karta'e]<sup>1</sup> et ils s’étendaient sur tout le long du coteau de la montagne qui descend vers le village de Porossan (à 650 m d’altitude) et monte jusqu’au hameau de Blavy à 1 500 m. Par contre de nos jours on doit chercher ces terrains qui sont devenus des prés ou des incultes et ce sont des toponymes tels que *Gran Tsan*, *Tsan Loun*, *Tsan de Barba*, *Tsan di Coute*, *Tsan di Ditô*, *Tsan di Veulle*, *Tsan di Tsino*, *Tsan a Daille* qui nous aident à reconnaître l’ancienne fonction de ses terrains.

## 2. LES CÉRÉALES SEMÉS A ROISAN

À Roisan on ensemait du blé [frø'mɛ̃], de l'avoine [a'vɛ̃ja], de l'orge [ʔrdzo], du maïs ['mœrga, mœr'get] et surtout du seigle [blu] et c'est en particulier cette céréale qui est l'objet de ma contribution. C'est vers les années 1950-1960 que la production de ces différentes céréales a cessé. M. Jacquemet est le seul habitant qui a continué à semer du seigle et encore de nos jours il cultive un gros champ divisé en deux parties : dans une il met du seigle et il en récolte environ deux quintaux et dans l'autre il sème des pommes de terre. Chaque année il utilise le procédé de l'assolement c'est à dire il alterne la position des deux cultures. De cette façon il ne transporte du fumier que dans la partie où il va semer les pommes de terre et l'année suivante le seigle utilisera encore cette même terre fumée.

## 3. LA TERRE

### 3.1. La rotation des cultures

Autrefois, les habitants de Roisan ne laissaient pas les champs en jachère [tsã œ rə'pu] sauf en haut dans les mayens où ils ne semaient que la moitié du champ et l'année après cette même partie restait vide. Il fallait ainsi au printemps labourer avec deux mulets [a'runtɾə]. Parfois on devait laisser des champs en jachère parce qu'on n'avait pas assez de fumier. Quand on semait de nouveau on devait apporter du fumier et généralement on mettait plutôt des pommes de terre qui nécessitent d'un terrain bien fumé.

Si on cultive tous les ans la même plante sur le même sol celui-ci s'épuise surtout en un élément fertilisant puisque il y a des cultures qui consomment surtout de l'azote, d'autres de la potasse. Pour éviter ce fait on devait prévoir une succession de plantes différentes. La rotation des cultures était donc très diffusée et elle différait selon les endroits. À Roisan ils utilisaient la rotation biennale pour le blé-pomme de terre à cause du fumier qui, n'étant pas toujours suffisant, ne venait mis qu'une année sur deux aux pommes de terre. En outre, on moissonnait le blé à un empan de hauteur pour utiliser cette paille comme fumier. Le seigle était par contre semé tous les ans. Dans les champs où on avait semé une année le [prima'vu], c'est à dire l'avoine, l'orge ou le blé semés au printemps, au mois de septembre on jetait du seigle qui poussait ainsi plus tôt. Normalement le seigle était semé après la récolte des pommes de terre qui était faite vers la mi octobre.

### 3.2. Les champs en pente

Dans les champs en pente il y avait le problème de la terre qui coulait en bas. On devait donc piocher de la terre au fond du champ et l'apporter en amont dans

une boîte traînée par une bête. Cette boîte avait deux patins au dessous pour ne pas laisser la trace dans le champ.

lə'vi la 'tera, lə'vi la 'tera di: fuŋ e Enlever la terre, enlever la terre du fond [du pur'ti si i sū'dzuŋ [...] champ] et l'apporter au sommet. [...]

a'duŋ 'sœta 'bʊitə 'iŋkə l a'je du: Alors, cette boîte-ci avait deux patins au ɛ we 'tʰipə 'ɛwœdzə vu: dessous eh oui ! comme une luge avec cette 'sœta 'bʊitə də'si bə'tʰ plē də 'tera sə'lʊŋ boîte dessus. [Nous] mettions plein de terre 'sēkə la 'bitʃə pu'ʃe pur'ti e ɛi trej'nɛ: selon la quantité que la bête pouvait soute- tē'dē bu're: pa pə 'tera [...] 'pʲatʀo fi'e nir [litt. : porter] et lui<sup>4</sup> traînait et donc si: lo ri: 'komə 'œn:a 'ɛwœdzə de'zo un poussait pas par terre. [...] Sinon [cette 'sœta 'bʊitə l e 'pa pi ni 'tsābə ni rē fi'ʊ boîte] faisait le ruisseau. [Elle était] comme la 'bʊitə e klu'ʊ də'si e i sū'dzūŋ lɛj fi'ʊ une luge, au dessous, cette boîte elle n'avait do: 'bɔrnə 'œn:a 'bɔrna pœ e a'pri a'vwi ni [les] jambes, ni rien [du tout]. [Nous] də fidar'tʃa lɛj fi'ʊ la 'boklia pə œgātʃi construisions la boîte et [nous la] clouions 'turna lo ti'rā kə gātʃe a l 'ano e l 'ano dessus et au bout nous faisons deux trous, pə bru:ti l e la kaw'lāa i ku œ 'kozo un trou par chacun, et après avec du fil de rābu'ru də 'paɛə pə pa lɛj ka'si lə z de fer nous faisons le crochet pour l'attacher i'paɛə e a sta kaw'lāa n a'je œ bu'kuŋ də de nouveau au trait latéral de l'âne [litt. : le 'bukə e 'sēprə ragru'pu a la kaw'lāa œgātʃʊ lə ti'rā pə bru:ti. a... sē kə va a trait qui accrochait à l'âne]. la kaw'lāa l e lo 'bako. a'duŋ œ pu'œtə Et l'âne pour traîner avait le collier [autour də si: 'bako me nɔ: 'file 'œn:a 'bɔrna, du] cou. Une chose bourrée de paille pour a'duŋ 'œn:a gor'goɛə də'si, 'œn:a 'pɛna ne pas lui endommager [litt. : casser] les gor'goɛə də'si. ɛi ru'ɛ, fi'e 'dʒika də épaulés ; et à ce collier il y avait un morceau də suŋ [G. G.] de bois et toujours regroupé au collier nous accrochions les traits latéraux pour traîner [...]. ah! le harnais [litt. : ce qui vaît au collier] qu'on met au collier s'appelle le "baco"<sup>5</sup>.



Le collier

(photo F. Diémoz)

Alors au bout de ce "baco" moi j'avais fait un trou, [j'avais mis] donc un grelot au dessus, un petit grelot dessus [et quand la bête] marchait on entendait un tintinnement [litt. : faisait un peu de tintinnement]. [G. G.]

### 3.3. Le fumier

Pour fumer les champs, une année auparavant on mettait déjà de côté le fumier pour qu'il soit bien mûr et plus léger à transporter. Si on avait le temps on le portait déjà en été dans les champs, sinon normalement on faisait ce travail surtout en



Une besace

(photo F. Diémoz)

sa: tə 'komə fə'zað va'nã pi də 'fə:və i: mej də zu'œ u zi'let 'awtrə ta: pɛj a'duŋ də 'fə:və nɛ va'nãð bi'ɛ va'nãð də 'fə:və kə 'fi:sã i:'te pə œ tsã kə va'nõ pi lo blu, ma'gə: le'fõ 'vuɣido l ã dɔ'va, e va'nõ 'sœtə 'fə:və 'dzika ta'pi:jə kã λ ã si: a pə pre œ ɲ œ'pana, fi'jõ kə re'ji e ka'jað lo blu, sɛ l 'ijə pi œdrœ'dʒa, fi'e də 'drœdzə. sɛ ni: vi fe dɔ trej ku, kã λ o frã dzu'i:ɲo, dzu'i:ɲo [M. J.]

automne. On remplissait des besaces placées sur un âne, un mulet ou un cheval. On faisait des petits tas par ici et par là dans le champ.

Quand il n'y avait pas assez de fumier on utilisait d'autres techniques pour fumer les champs : on semait des fèves au mois de juillet et quand elles avaient bien poussé on labourait et on jetait le seigle.

Sais-tu comme [nous] faisons, [nous] semions puis des fèves au moi de janvier, ou juillet en là tard comme ça, à ce temps là des fèves [nous] en semions beaucoup, [nous] semions des fèves

qu'elles aient été [litt. : fussent été] dans [litt. : pour] un champ où [litt. : que] [nous] semions puis le seigle, peut-être [nous] laissons vide l'année avant et [nous] semions ces fèves un peu touffues. Quand [elles] étaient en haut plus ou moins un empan [nous] faisons que labourer et [nous] jettions le seigle, ça était puis fumé, [il] faisait de fumier, ça [moi j'] ai vu faire deux, trois fois, quand [j'] étais vraiment jeune, jeune. [M. J.]

Une autre technique consistait à aller en haut dans le bois cueillir les épis, des aiguilles des pins sylvestres et on les mettait dans les champs.

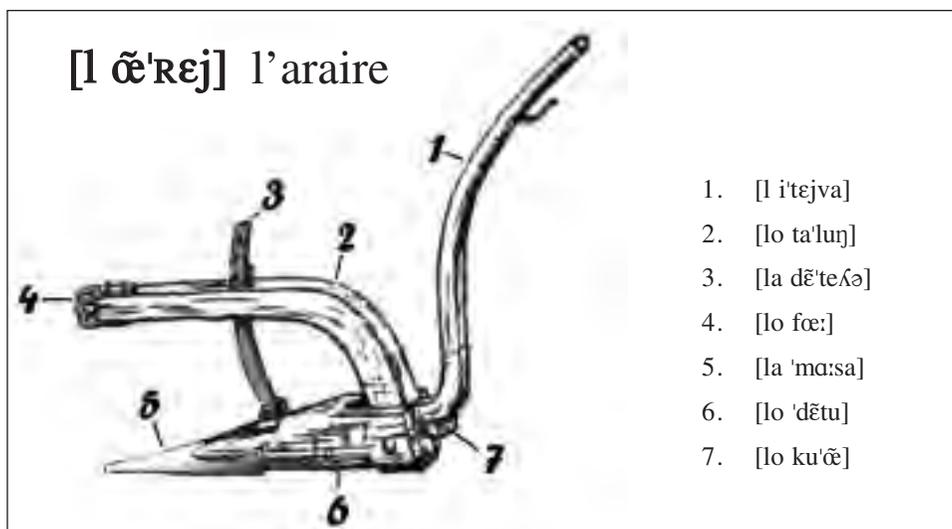
u: 'pjatro a'lɔ si: pə lo 'bu:kə rəkɥi'ʎi  
 bi'ɛ də fə'zi:a, lo fə'zœ di: 'plātə, l i'pija  
 di: 'plātə kə tsi: ba, rəkɥi'ʎɔ də  
 ʎwœ'dʒe, ʎwœ'dʒe də sɛ, ka'ji pə lo tsā  
 [M. J.]

Ou sinon [nous] allions en haut dans [litt. :  
 pour] les forêts [litt. : le bois] cueillir beau-  
 coup de aiguilles, l'aiguille sèche des  
 plantes, l'épi des plantes, l'épi des plantes  
 qui tombe bas, [nous] ramassions des luges,  
 luges de ça [pour] jeter dans [litt. : pour] le  
 champ. [M. J.]

### 3.4. Labourer les champs

En Vallée d'Aoste l'araire avait depuis longtemps remplacé la pioche pour labourer les champs. D'habitude cet outil, qui variait selon les caractéristiques du terrain, était traîné par un ou deux animaux. On labourait les champs deux fois : une première fois en été après la moisson [a'runtrə] et après qu'on avait semé [re'ji].

L'araire est l'outil qui retourne la terre. Il existe différents types d'araires et les parties les plus importantes sont (voir le dessin ci-dessous) : (1) [l i'tejva] le mancheron où l'on conduit ; (2) [lo ta'lun] l'age qui a au bout le (4) [lo fœ:] le fer qui est attaché à un crochet placé sur un morceau de bois, le joug [tri]. De cet outil partaient deux cordes c'est à dire les traits latéraux qui se attachaient au collier de la bête (voir photo à la p. 19) ; (3) [la dɛ'teʎə] l'étauçon est un morceau de bois qui tient ensemble (2) [lo ta'lun] et (6) [lo 'dɛtu] le sep qui soutient le soc ; (5) le soc [la 'mɑ:sa] qui coupe et renverse la terre est toujours en fer.



### 3.5. Semer le champ

Autrefois la technique la plus utilisée pour semer était la semée à la volée. Un homme ou une femme faisait des piochées dans le champ pour tracer la largeur de l'ensemencement.

Pour semer on mettait les grains dans la [mi:'zet:a] un sac de toile mis en travers sur l'épaule et en avant, et avec une main on prenait les grains et on devait les jeter en regardant les signes tracés. Ensuite on labourait et on égalisait le terrain avec un râteau.

Autrefois les personnes âgées disaient que pour semer il suffisait cinq grains dans la main parce que d'un seul grain pouvaient pousser trois plantes. Le grain [lo grã 'trotʃə] se multiplie et il devient touffu.



Mario Jacquemet sème le seigle

(photo F. Diémoz)

Normalement c'était le propriétaire du champ qui semait afin d'éviter ensuite des discussions si le grain ne poussait pas bien. Quand le champ était tout semé on prenait un morceau de ['kudra] coudrier, on faisait une ou plusieurs croix et on les mettait au milieu du champ afin que le Bon Dieu protège le champ.

Au printemps si le grain avait trop poussé et il était trop serré, quand le terrain était gelé on mettait des [tse'ri: di: 'tʃœ:rə] troupeaux de chèvres dans le champ pour espacer un peu. De cette façon elles broutaient le seigle sans arracher la racine et le seigle poussait mieux.

### 3.5.1. Les maladies et les mauvaises herbes

Autrefois il n'y avait pas beaucoup de maladies

na də mala'di: na, me mə rə'kordo kə n a'jaw vi 'dʒwəsto i: frə'mɛ̃, lo frə'mɛ̃ də ku bə'te la mo'fleta a'duŋ sɑ: tə 'sɛ̃kə fi'ʃ, lɛj pa'sɔ̃, lɛj di'ʃ lo 'kafaro a'duŋ lo pa'sɔ̃ pə lo 'kafaro kɑ lo va'ɲɑ̃ [M. J.] Non des maladies non, moi [je] me souviens d'avoir vu seulement au blé, le blé des fois mettait le charbon<sup>6</sup>, alors sais-tu ce que [nous] faisons, [nous] le passions, [nous] disions le Caffaro<sup>7</sup> alors [nous] le passions dans [litt. : pour] le Caffaro quand [nous] le semions. [M. J.]

Les mauvaises herbes qui poussaient d'habitude étaient [lə z itsar'duŋ] les chardons qui sont des plantes épineuses, [lə 'dzas:ə] les nielles de blé qui avaient des feuilles longues et de grosses racines et [la ku'rjula] le liseron qui rampait autour des tiges. Au printemps, quand le seigle était encore petit on allait les enlever et on pouvait faire sécher quelques unes de ces plantes pour les donner aux génissons. Autrefois les oiseaux étaient vraiment un problème : les gens faisaient beaucoup de [ma'trujə] d'épouvantails contre les [pɛr'ni] perdrix. La grêle pouvait être dangereuse, et M. Jacquemet raconte que chaque fois qu'il grêlait les femmes couraient prendre de la grêle et la mettait sur le [for'net] fourneau pour conjurer le mauvais sort.

me mə ra'pelo kə 'kom:ə də ku arə've də 'grœl:a we, pə'ro 'kom:ə arə've ɑ̃ 'mia də 'grœl:a stə fə'malə ʎ ɑ̃ 'totə i: 'lābo 'prɛ̃də də grɑ̃ bə'ti si: lo for'net, di'ʃ kə ari'te la 'grœla [M. J.] Moi [je] me souviens que à peine des fois arrivait de la grêle oui, mais à peine arrivait un peu de grêle, ces femmes couraient toutes [litt. : étaient toutes en courant] prendre des grain [et les] mettre sur le fourneau, [ils] disaient que fermait la grêle [...] [M. J.]

De nos jours les oiseaux ne mangent pas beaucoup le seigle, par contre c'est le sanglier qui endommage les cultures.

## 4. LA MOISSON

Autrefois les saisons étaient plus régulières qu'aujourd'hui et les moissons du seigle se faisaient toujours au mois de juillet.

də ku tə ve'je dza 'awtrə a dzi'ɲu lə tsɑ̃ iɲu'ʃ dza a blātse'ji a'duŋ di'ʃ fa: ɑ̃'li si: 'verə si: i grɑ̃ tsɑ̃, si: i grɑ̃ tsɑ̃ sə lo blu l e maw. [G. G.] Parfois [litt. : des fois] on voyait [litt. : tu voyais] déjà en là à Gignod<sup>8</sup> les champs commençaient déjà à tirer sur le blanc, alors [nous] disions : « il faut aller en haut voir, en haut au Grand Champ, en haut au Grand Champ si le seigle est mûr ». [G. G.]

Pour voir si le grain était mûr on essayait de le couper avec l'ongle du pouce ; quand il ne se coupait plus il signifiait qu'il était prêt pour la moisson.



M. Jacquemet vérifie si le grain est mûr

(photo F. Diémoz)

On commençait à moissonner assez tôt le matin parce qu'il ne faisait pas chaud, mais on attendait la levée du soleil parce que la paille ne devait pas être humide sinon le grain moisissait. Par contre, si on devait commencer plus tôt, on mettait les javelles croisées avec les épis soulevés, qu'ils prennent de l'air.

fa: kə lo so'lej 'si:sə i:'tu bi'ɛ arə'vu e  
 ta'kɔ̃ a ku'pi, pɛr'ke sə l 'ijə, la 'pa'la l e  
 'du:sa, a'duŋ vi'ŋe kə lo grɑ̃ mofo'le e  
 i:'te ʎa'tu də æ'sɛblo e... u: 'pi:tro sə  
 fi'ɔ̃ də'vɑ̃, 'komə tə 'diʝo, bə'tɔ̃ kruej'za,  
 lo 'tʃotə də l i:'pija, lo dzɥi'ʎuŋ i:'te  
 so'pɛ'di kə prɛ'ŋe ko lo so'lej [G. G.]

Il faut que le soleil ait été [litt. : soit été] bien arrivé et [nous] commençons à couper, parce que si était, [si] la paille est humide, alors [il] arrivait [litt. : venait] que le grain moisissait et [il] restait attaché dur ensemble eh... . Ou sinon si [nous] coupons [litt. : faisons] avant, comme [je] te dis, [nous] mettions [les javelles] croisées, le petit tas d'épis, la javelle restait suspendue, qui prenait aussi le soleil. [G. G.]



**Les javelles dressées  
et les épis en haut**

(photo F. Diémoz)

Généralement c'étaient les femmes qui coupaient, les hommes recueillaient les épis :

Λ ã pi 'œn:a rɛ'tʃa də fə'malə, bə'tʃ pi la  
pi: dzu'ɪna i sũ'dzuŋ a fe lo tsə'mœ, pɛj  
lə z 'ɑ:trə l ɔ pi 'lɛno a'pri. [E. B.]

Nous étions une rangée de femmes et  
[nous] mettons la plus jeune devant [litt. :  
au début à] faire le chemin ; de cette façon  
les autres avaient plus de facilité [litt. :  
facile] derrière. [E. B.]

L'outil employé pour moissonner était une [faw'seʎə] faucille à grain qui était plus grande et plus large que la faucille à foin.

Pour bien moissonner le seigle [dage'ji] on devait utiliser une technique particulière : chaque moissonneur coupait un andain de seigle et laissait que celui-ci coulait par terre. Quand il y en avait assez pour faire une javelle [dzoa'ʎuŋ] il le ramassait et le liait ensemble. Les travailleurs mis en file se suivaient et ils

devaient rester au pas des autres puisque si quelqu'un perdait le rythme et par conséquent il n'avait pas coupé "son" andain, il offensait ceux qui avaient fait mieux.

[...] dage'ji vu: de te tǝ 'bǝtǝ di tra've e tǝ 'kǝpǝ e lo blu va ba lo 'pǝjsǝ, si: kǝ l e ǝ'ko 'dretǝ 'vǝrjǝ pa. ǝ'vetʃe l a'vea, l 'ǝrdzo, to lo prima'vu, tǝ pu: pa fe: pǝj pǝr'ke vi'ne pa tǝ 'ɑ:tǝ [M. J.]

[...] dage'ji veut dire tu te mets de travers et tu coupes et le seigle va en bas le poid, celui qu'est encore droit, [ne] s'aplati pas. Par contre l'avoine, l'orge, tout le printannier, tu [ne] peux pas faire comme ça, parce qu'[il ne] venait pas beaucoup haut [M. J.]

Pour faire les javelles on coupait une poignée de seigle, a peu près toujours de la même épaisseur et pour la nouer on coupait une autre petite touffe qu'on passait autour de la javelle et qu'on entortillait deux fois cachant par la suite un bout sous le nœud et en laissant les épis à l'extérieur.

[...] a'duŋ tǝ kǝpǝ a pǝi'ne, tǝ pu'ze a ku'ti kǝ t a'je a pǝ pre tǝ pǝj, a'vwi Ǟ pǝi'na tǝ pa'se, a'vwi la 'li:jǝ tǝ la'te [M. J.]

[...] Alors tu coupais à poignée, tu mettais de côté, quand tu avais plus au moins comme ça, avec une poignée tu passais, avec la liane tu liais. [M. J.]



M. Jacquemet noue la javelle

(photo F. Diémoz)

À Roisan chaque moissonneur coupait et liait ses javelles. Par contre, dans le village de Gignod les femmes coupaient et un homme qui suivait liait les javelles. Normalement on ne ramassait pas tout de suite les javelles, on les laissait sécher quelques jours sur le champ. On pouvait les mettre les unes à côté des autres et quand il ne faisait pas beau on tressait les javelles de façon que les épis ne touchent pas par terre.

[...] kã mœa'se də 'plu:rə no fε pi 'totə œtre'ʃi, kə l 'i:sə pɑ to'tʃɑ l i'piʃɑ pə 'tera, pεr'kε sə de'ʃε də 'plu:rə we dzo l i'piʃɑ kə to'tʃε pə 'tera dzer'ne [M.J.]

[...] Quand [il] menaçait de pleuvoir il nous fallait puis tout tresser, qu'il [n']ait pas touché l'épi par terre, parce que s'il arrivait de pleuvoir huit jours, l'épi qui touchait par terre germait. [M. J.]



**On tresse les javelles pour éviter le contact avec le terrain**

(photo F. Diémoz)

Quelques jours après la moisson on allait au champ pour ramasser les javelles. On devait les mettre ensemble afin de former un paquet, c'est à dire une ['dzerba] gerbe pour les rentrer à la grange. Pour faire la gerbe, normalement c'étaient les femmes qui prenaient d'abord trois javelles, deux tournées dans un sens et l'autre

dans le sens contraire et elles les tressaient. Pour les tresser on ouvrait chaque javelle et on y cachait à l'intérieur les épis de la javelle opposée. Ce premier rang on l'appelait [lo pa'la'suŋ] la petite paille ou [la 'pwet:a] la poupée. On prenait ensuite trois javelles à la fois et on les mettait au dessous avec les épis à l'intérieur et les tiges vers l'extérieur. On continuait en mettant des rangées de quatre, cinq ou six javelles jusqu'en avoir cent, cent cinquante. Pour charger la gerbe sur le mulet on la dressait verticalement, on enfonçait un ou deux [i'piuŋ] épieux et on la catapultait sur le bât de la bête.

la 'dzerba la vi:'pru, pa lo ma'tœ fe pa  
kə 'si:sə i:'tu la ru'zu pər'ke œtsɑ'ʎɔ  
tela'mēte bi'ē dœ:, a'pri fa'ʎe pi lo  
sa'vej œti:'tʃi, di'ɔ œti:'tʃi lo fē sə  
œbli'te, sē sə œti:'tʃi [M. J.]

La gerbe [nous la faisons] l'après-midi, pas le matin, il fallait pas qu'il ait été [litt. : soit été] la rosée parce que [nous] entassions tellement bien, dur ; après il fallait puis le savoir entasser, [nous] disions entasser, le foin se [œbli'te]° ça se [œti:'tʃi]. [M. J.]

Après le transport de la gerbe il fallait l'entasser. Si on avait beaucoup d'espace au fenil on l'entassait dans un coin de la grange sinon, à l'aide d'un trident ou d'une fourche, on devait les ranger en haut au [tra'pɛj] c'est à dire au galetas, au plancher sous le toit. Une personne lançait les javelles et une autre les entassait.

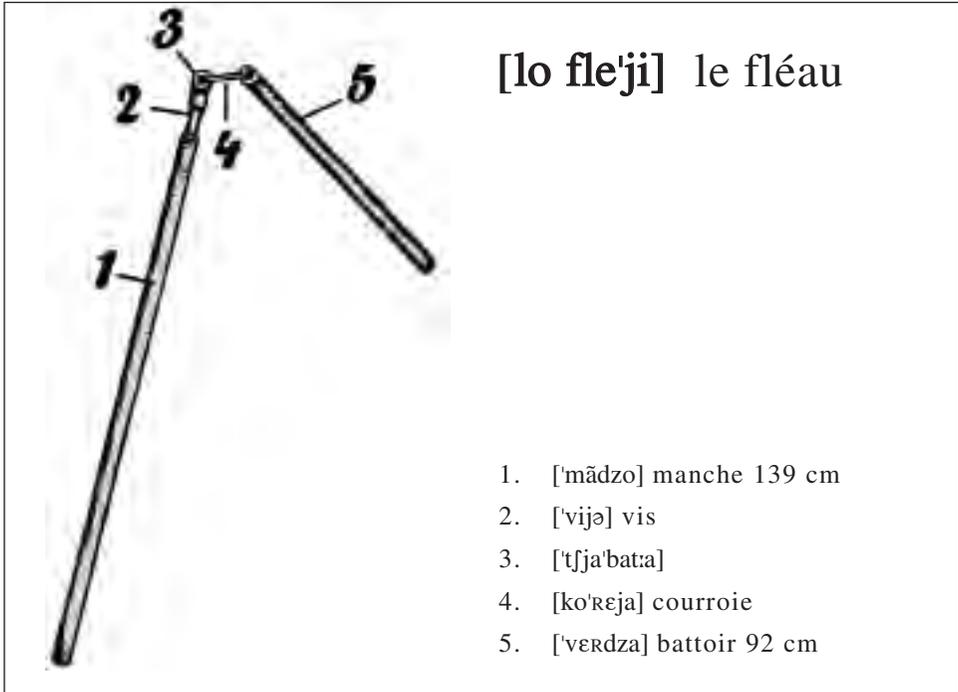
## 5. BATTRE LE SEIGLE

Autrefois on pouvait choisir parmi différents procédés pour faire sortir les grains de leurs enveloppes. On pouvait adopter le système du foulage qui consistait à faire piétiner par un ou plusieurs animaux des gerbes étalées sur une aire; ou sinon on pouvait utiliser la technique du chaubage c'est à dire le battage à la main où on frappait des gerbes sur un corp solide comme une porte ou un plan incliné. Une autre méthode consiste à frapper les gerbes étalées sur une aire à l'aide d'un bâton souple ou articulé, le fléau. On pouvait aussi séparer les grain des épis en traînant une pierre assez plate et très lourde sur les gerbes. À Roisan c'est le battage au fléau qui a joué le rôle principal même si pour des quantités plus réduites on utilisait la technique du chaubage. De nos jours on emploie la batteuse. Autrefois on commençait à battre très tôt....

a sœk 'awə di: ma'tœ, 'pɛ:a kə albe'je  
a'duŋ l 'ijə pa l 'awa 'nua, l 'ijə l 'awa  
'vi:lə, a sœk 'awə di: ma'tœ də ku n a'jā  
la balɑ'dœza, bə'tɔ la lə'mijə a la  
'grādzə pə po'sej ba'ʎi lo tɔ: lə prə'mi z  
ā pə 'batrə, ma'lœ: n a'jet də 'bagə  
'matə, 'mɔ dʒə kə də grā, kə də grā  
va'ja, 'sēblə 'jɛka vrej [M. J.]

À cinq heure du matin à peine il faisait jour. À ce temps là [il n'] était pas l'heure nouvelle, [il] était l'heure vielle. À cinq heure du matin, des fois nous avons la lampe, [nous] mettons la lumière dans [litt. : à] la grange pour arriver à battre tout [litt. : pour pouvoir donner le tour], les premières années pour battre, malheur, [il] y avait beaucoup [litt. : des choses folles], Mon Dieu que de grains, que de grains semés, [il ne] semble même pas vrai. [M. J.]

Pour engranger les uns portaient les javelles, les autres les rangeaient sur le plancher en les disposant de cette façon : la tige contre le mur et l'épi au milieu, on coupait le noeud et on ouvrait la javelle. La rangée successive était disposée à rebours de façon que les épis se superposent aux épis de la rangée précédente et ainsi jusqu'au bout de la grange. On avait donc une série de rangées avec les épis toujours superposés et ça c'était la [grã'dza] grangée. Ensuite, on commençait à battre avec le fléau d'une extrémité à l'autre de la grange.



## [lo fle'ji] le fléau

1. ['mãdzo] manche 139 cm
2. ['vijə] vis
3. ['tʃja'batə]
4. [ko'reja] courroie
5. ['vɛrdza] battoir 92 cm

Parfois on battait à deux, trois ou quatre. Cette première opération consistait à rompre la grangée, ensuite on sortait la première rangée, celle qui avait l'épi caché dessous et ainsi on faisait le tour de la grange.

'sɛkə l 'ijə ka'tʃa de'zot lo tsə'vi, lo tsə'vi. e a'pri ta'kɔ̃ (pause) no və'riʃ l i:'tsija, du si: 'dʒetə e du si: 'dʒetə e li fe (il siffle) fe 'vɔwɛdrə e kə lo grã 'si:sə to fur'ti (pause), kə 'si:sə fur'ti a'pɔstə 'tãkə la 'paʎə l 'i:sə ple'ja la 'pɔwɛtə kã n ɛ pa 'mi də grã la 'paʎə sə ple'je 'œn:a 'mia [G. G.]

Ce qui était caché au dessous [était] le [tsə'vi], le [tsə'vi] et après [nous] commençons (pause) [nous] nous tournions le dos; deux ce côté et deux de l'autre côté et là il fallait ( il siffle ) il fallait battre eh ! [afin] que le grain soit tout sorti (pause) qu'il soit sorti bien jusqu'[à ce que] la paille ait plié la pointe [parce que] quand il n'y avait plus de grains, la paille se pliait un peu. [G. G.]

D'un côté on sortait l'épi, de l'autre côté on tournait la javelle: cette opération on l'appelait "faire le tour de la grange". Les femmes devaient retourner et cueillir la paille, les brassées de seigle se disent [kle'i]<sup>10</sup>:

[...] a'duŋ kã so l 'ijə to bi'ē ba'ti pə  
sopa'ti sta 'paʎə ta'kɔ̃ lo ka'trē, 'oŋi dōē  
lə sē 'krepə e li fu fu a... ni pa lə  
'sokə... ti taw taw, ti taw taw, ti taw  
taw e li fu du rəkə'lɔ̃ e du avā'fɔ̃,  
viuŋ'dɔ̃ pə la 'grādzə.

[...] Alors quand ceci était tout bien battu,  
pour secouer cette paille nous battions à  
quatre [litt. : nous attaquions la quadrille],  
chacun son coup [litt. : le son coup] eh là  
oui ! Chu... chu... <sup>11</sup> Ah, [maintenant] je n'ai  
pas les sabots, [je te ferais écouter le son] ti  
taou taou, ti taou taou, ti taou taou<sup>12</sup>. Et là  
eh ! deux [batteurs] reculaient et deux avan-  
çaient, ils faisaient le tour de la grange [litt. :  
ils tournaient pour la grange].

kđ n a'jđ fə'net la de'ri grđ'dza e bē a  
dzi'ŋu sə sēte. a'duŋ la de'rijə grđ'dza  
'sēsa grđ, 'pɒpɒ, la grđ'dza 'pɒpɒ:  
ba'ʎɔ̃ li sē mə'nɔ̃tə, li a'vwi lo ka'trē,  
'katɒ z i'tsəlo. dzi'ŋu sa'ɔ̃ dza kə di'ɔ̃ ɛ  
l đ frə'net, ɛ... l đ frə'net. a'pri lo 'ni:tə,  
a'pri kə n a'jɔ̃ pə'ku 'si:a, li də'si: sa  
'peŋa te'rasə də vɔ'zɑ: di'ɔ̃ u: la  
lɔ̃'barda, u: 'ŋɑ:trə tsđ'suŋ ɛ... tsđ'tɔ̃ i  
'nostrɪ ve'kietɪ [G. G.]

Quand [nous] avions fini, la dernière gran-  
gée, eh bien à Gignod s'entendait. Alors la  
dernière grangée sans grain, propre, la gran-  
ge propre, [nous] battions [litt. : donnions]  
là cinq minutes, là avec la quadrille, [et on  
lançait] quatre rires. [À] Gignod ils savaient  
déjà que [ils] disaient : « [ils] ont fini, eh...  
[ils] ont fini ». Après le soir, après que  
[nous] avions mangé [le] souper, là dessus  
cette petite terrasse de vous autres, [nous]  
chantions [litt. : disions] ou *la Lombarda* ou  
une autre chanson eh... [nous] chantions  
*I nostri vecchietti*. [G. G.]

Quand la quantité de seigle à battre était petite ou si on était tout seul on pouvait prendre des deux mains des javelles et les frapper sur une porte.

On pouvait accomplir cette opération directement au champ ou dans la grange. De cette façon les grains sortaient bien et en plus la paille n'allait pas cassée et on l'employait donc par exemple pour faire des lianes ['li:ŋə] ou pour remplir des matelas.

Dans le hameau de Blavy, en 1940 ils utilisaient la machine qui sert à égrener les céréales, la batteuse qui fonctionnait à l'aide d'une manivelle tournée par un homme. Ensuite, depuis l'année 1947 c'est l'électricité qui fournit l'énergie. D'un côté on met les javelles et de l'autre côté elles sortent avec la paille coupée et séparée des grains.



**La batteuse “Leitner”  
en fonction  
en 1998 à Blavy**

(photo F. Diémoz)

a'pri kã n ε pa mi l 'ijə pi la 'paʎə  
'tri:ja, la 'paʎə 'tri:ja a'duŋ a'vwi læ rɑ:'ti,  
a'vwi læ rɑ:'ti to:'dzɛ, to:'dzɛ, to:'dzɛ ja  
ju n ɛ ko də ku də 'paʎə 'rota, də z  
i'pijə 'rotə, a'duŋ li n ε pə du, 'sɛprə læ  
du 'mi:mə pə 'batrə sɛ e læ z 'ɑ:trə l a'jɔ  
dza fi læ z i'kawvwə də 'bi:la, dza  
ku'pu lo 'bu:kə l ɛ dəvã pə fe læ z  
i'kawvwə 'suplə a'duŋ balu'jɔ,

Après quand il y en n'avait plus il n'y avait  
que la paille menue, la paille menue, alors  
avec les râteaux, avec les râteaux très lente-  
ment, très lentement, très lentement [on  
ramassait] là où il y avait encore parfois de  
[la] paille cassée, des épis cassés. Alors ceci  
[litt. : là] était pour deux [hommes], tou-  
jours les mêmes deux pour battre ceci et les  
autres avaient déjà fait les balais de bou-  
leau, déjà coupé le bois l'année auparavant  
[litt. : devant] pour faire les balais souples  
[et] donc nous balayions.

balu'jo œ si'stema kə lo grā 'si:sə i:'tu  
'propɾo. tə sa 'pitu tsu'flɔ̃ ja lo 'ʎetə kə  
lo grā l 'ijə 'propɾo. a'pri si: grā 'iŋkə  
bə'tɔ̃ pə la flo'riaw e pur'tō ba de'zot  
pɛj, a tɛ'dɛ kə no toɾ'nɔ̃ a'runtrə l  
'a:tra grā'dʒa, lœ va:nɔ̃, bə'tɔ̃ pə lo  
'sakə [G. G.]

Nous balayions d'une façon que [litt.: un système] le grain ait été propre, tu sais plu-tôt nous soufflions dehors le débris, pour que le grain soit propre. Ensuite ce grain-ci nous mettions dans [litt. : pour] le linge à foin et nous [le] portions bas au dessous. De cette façon en même temps que nous commençons de nouveau [litt. : nous tournions battre] à battre l'autre grangée, elles vannaient [et] mettaient dans [litt. : pour] les sacs. [G. G.]

Quand on avait battu deux fois, on ramassait la paille et on faisait de grosses brassées. On donnait cette paille aux ânes, aux mulets et au bétail comme aliment ou sinon on la mettait dans la fosse d'étable pour avoir du bon fumier. De nos jours, avec la presse à foin on emballe la paille et en hiver M. Jacquemet la met sous les petits veaux pour les protéger et les réchauffer.



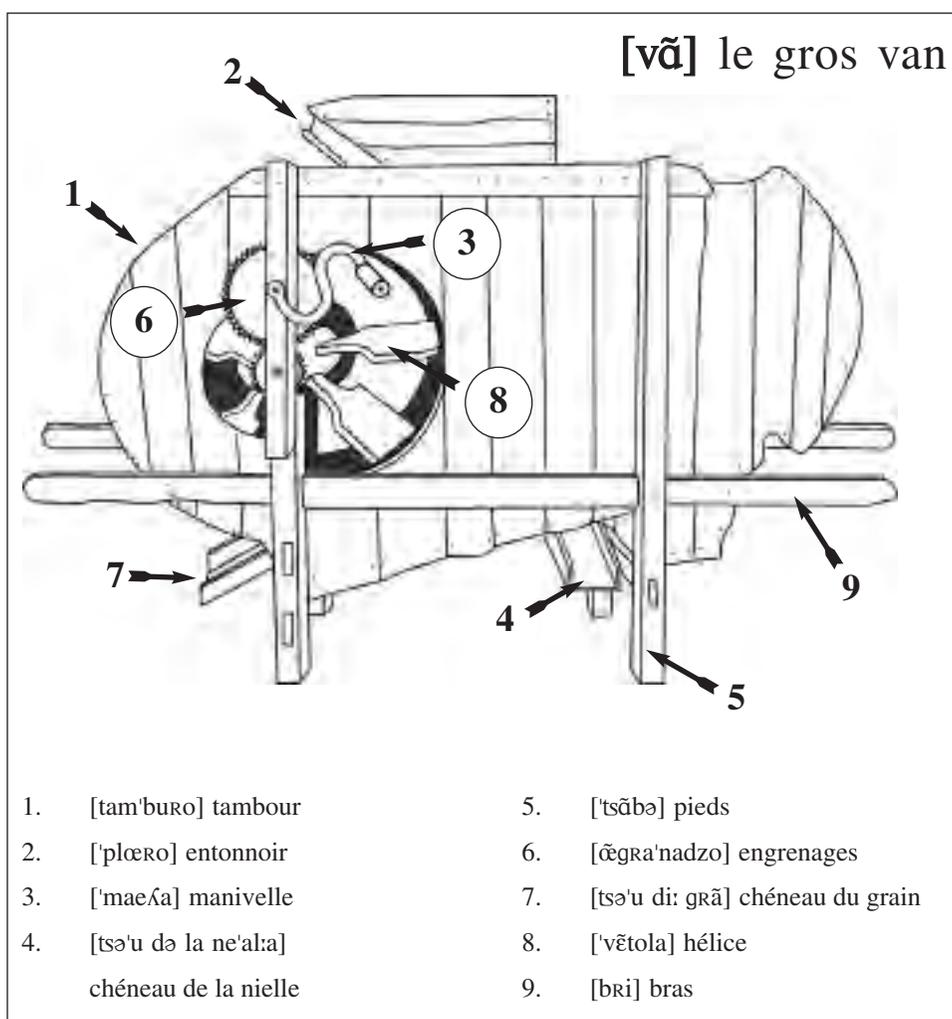
Archives BREL  
Fonds Rene Willien

Saint-Nicolas (Fossaz)  
1970 environ.  
Vannage dans la ferme de  
Armand Desiré (feu Basile)

## 6. VANNER LE SEIGLE

Normalement c'étaient les femmes qui s'occupaient de l'activité du vannage. Quelques unes mettaient dans le petit van [lo pen vā] les résidus qu'on avait ramassé en balayant et elles secouaient (*voir photo p. 32*). Deux autres femmes s'occupaient du gros van : une le faisait marcher et l'autre le remplissait.

Le van mécanique [lo vā] est une machine munie d'une manivelle, de grilles et de engrainages qui produit un mouvement d'air tel à expulser définitivement les déchets. Les déchets et les épis tombent d'un côté et le meilleur grain de l'autre côté.



si to'pɛ̃ li i: dzi'ketə kə le'ʃe a'li ba  
'dʒika pə ku. a'duŋ n a'ʃet tɾɛj 'griʎə  
(pause) la de'riʃə l 'iʃə pi: 'fi:ʃa, 'sala kə  
a'le ba də'vɔ̃ a'le ba 'pɾopɾo ɛ... de'zo:  
sə di'ʃe l i'mija pɛr'ke 'sezə 'kilo ti'ne.  
a'duŋ lo 'pɾopɾo a'le li də'dœ̃ ma  
'pɾopɾo ɛ... so l ɛ lə z a:'letə, si: vɔ̃  
'iŋkə puli:'te 'pɾopɾo. di: dzi'ketə 'iŋkə  
ʃɔr'tō lə z i'pijə 'rotə e də 'seʎa ʃɔr'te  
lo kre grɔ̃

Ce couvercle là, à la petite ouverture qui laissait aller bas un peu à la [litt. : pour] fois [le grain]. Il y avait donc trois grilles (pause), la dernière était plus fine, celle qui allait bas devant, [le grain] allait bas propre eh... Dessous, on l'appelait [litt. : on disait] l'émine<sup>13</sup> parce qu'elle contenait seize kilos [litt. : seize kilos tenait]. Alors le [grain] propre allait là dedans, mais propre eh... ! ça avait les ailettes, ce van-ci nettoyait bien [litt. : propre]. De la petite ouverture-ci sortaient les épis cassés et de ceci sortait le mauvais grain.

[...] a œ̃ 'postə ʃɔr'te l i:'pija 'rota, l  
'a:tro 'postə ʃɔr'te (pause) lo grɔ̃  
tsa'plu e la ne'ala [...] la ne'ala l e də  
'peɲo grɔ̃ (pause), si: pa 'komə fə: tə  
de:, 'peɲo, 'peɲo ne: e sɛ̃ tə bə'te sɛ̃ li i:  
pā, lə pā mufi:'ʃɔ̃ tʃwətə [G. G.]

[...] D'un trou [litt. : à une place] sortait l'épi cassé, [de] l'autre place sortait (pause) le grain coupé et la nielle [...], la nielle c'est du petit grain (pause), [je ne] sais pas comme l'expliquer [litt. : comme il faut te dire], petit, petit [grain] noir et ça tu mettais, ça là au pain, les pains moisissaient tous. [G. G.]

Quand l'hémine était pleine on versait ces grains dans des sacs [ba'lœ̃] qui étaient mis dans des pièces sèches et on les portait moudre. D'autre part les grains qui servaient comme semences ou pour des utilisations alimentaires on les mettait dans de gros coffres fait en bois [artsə, ar'tsuŋ] qui avaient différents compartiments appelés [tsa'setə].

Après quelque temps le plus beau grain, celui de première qualité qui était destiné à faire des pains, était chargé dans les besaces et transporté au moulin. On ne devait pas l'apporter moudre trop tôt sinon il moisissait [ʃje bu'lija] on attendait donc jusqu'au mois d'octobre ou novembre.

## 7. UTILISATION DES GRAINS

Pour ce qui est des remèdes naturels utilisés par les gens, on peut rappeler que les femmes qui venaient d'accoucher ou qui étaient un peu anémiques devaient boire, le matin à jeun, une bouillie préparée avec de la farine de seigle [də z aso'letə] et du lait à peine trait.

En outre, on pouvait aussi assaisonner cette bouillie avec du beurre et ajouter du vin au lieu du lait. Ces aliments étaient donc de bons reconstituants. Avec la farine de seigle on faisait également des gâteaux.

## 8. QUELQUES DICTONS

sə pluə'se lo dzɔ: də l asɛ'ʃuŋ la 'tera d a'bo: fi'e mun'tuŋ e l 'ijə pi œ ɲ ā də se'tʃi:na də 'bagə 'matə [...] la 'pu:sa fi: mun'tuŋ, ke'kœ di'e la 'pu:sa, ke'kœ la 'tera [M. J.]

*S'[il] pleuvait le jour de l'Ascension la terre d'abord sera sèche [litt. : faisait tas] et [il] était puis une année de sécheresse de choses folle [...] la poussière fait tas, quelqu'un disait la poussière, quelqu'un la terre. [M. J.]*

sə pluə'se kã lo blu l 'ijə œ flœ, si: pa mi dza 'komə di'ʃ lo, si: pa mi kœ dzɔ: dza kə pluə'se lo blu l 'ijə pi œ flœ, l 'ijə mi pa buŋ pɛr'ke lo blu tsa'ne, pɛr'de 'tʃika, l 'ijə mu'ɛ tʃar'dʒa [M. J.]

*S'[il] pleuvait quand le seigle était en fleur, [je ne] sais plus déjà comme [ils] disaient le, [je ne] sais plus quel jour déjà s'[il] [litt. : que] pleuvait, le seigle était puis en fleur, [il] était aussi pas bon parce que le seigle "tsa'ne", [c'est à dire il] perdait un peu, [il] était moins chargé. [M. J.]*

sə pluə'se lo dzɔ: də sɛ mə'da:, d a'bo: l 'ijə pi ka'rɛta dzɔ: lo da:, kə l 'ijə pi 'grɑ:mo fe lə fɛ, l 'ijə pi 'grɑ:mo sa'pi lə tsã, l 'ijə pi to 'grɑ:mo, lə tar'tiflə l i'jã pi ka'tʃe pə l 'ivə [M. J.]

*Et s'[il] pleuvait le jour de Saint Medard<sup>14</sup> [il y] avait d'abord, [il] était puis quarante jours le mauvais temps, qu'il était puis difficile [litt. : mauvais] faire les foins, [il] était puis difficile [litt. : mauvais] piocher les champs, [il] était puis tout difficile [litt. : mauvais], les pommes de terre étaient puis cachées dans [litt. : pour] l'eau. [M. J.]*

lə tsã di: z itsar'duŋ fa: pa le le'ʃi a'li ja də məj'zuŋ, pɛr'ke lə tsã ju sɔ lə z itsar'duŋ l e buŋ tsã, l e 'ɑ:tro kə buŋ ma 'pweŋo e pi buŋ ʃɔ'r'tɔ aba'stãsa [M. J.]

*Les champs des chardons il [ne] faut pas les laisser aller loin de [la] maison parce que les champs où étaient les chardons c'est un bon champ, [il] est autre que bon mais [ils] piquent et puis bon [ils en] poussent [litt. : sortent] assez. [M. J.]*

Mmes Bovet Eugenia, Glarey Iva, et M. Gildo Glarey ne sont plus là mais un petit brin de leur savoir faire a enrichi tous ceux qui ont eu la possibilité et la chance de les écouter ! Notre estime va à Mario Jacquemet et Sivana Comé qui continuent encore de nos jours cette activité traditionnelle qui est porteuse d'un bagage ethnolinguistique riche et fascinant<sup>15</sup>.

## NOTES

- <sup>1</sup> Une [karta'ɛ] équivaut à 350 mètres carrés du territoire agricole.
- <sup>2</sup> L'avoine était utilisée comme aliment pour les bêtes qui travaillaient puisqu'elle leur fournissait beaucoup d'énergie.
- <sup>3</sup> La [mœrga] est le maïs, le [mœr'get] est un type de maïs qui poussait en petites plantes et mettait des épis plus petites. On ne faisait pas moudre les grains du [mœr'get] mais on les donnait aux bêtes, aux vaches, aux poules.
- <sup>4</sup> L'informateur se réfère à son mulet.
- <sup>5</sup> Le [bako] est une partie du harnais qui entoure le cou des bêtes attelées. Il est placé sur le collier et il a des crochets auxquels on attache les traits latéraux.
- <sup>6</sup> Le charbon est une maladie du blé.
- <sup>7</sup> Le "Caffaro" était la marque du produit antiparasitaire utilisé. Ce fongicide se compose essentiellement d'oxychlorure de cuivre et de carbonate de calcium.
- <sup>8</sup> Commune voisine de Roisan.
- <sup>9</sup> Le témoins précise spontanément que le verbe [æbli'tɛ] indique l'action d'entasser le foin alors que [æti'tʃi] est utilisé pour entasser les céréales.
- <sup>10</sup> Alors que les brassés de foin se disent [bra'ʃa].
- <sup>11</sup> L'informateur utilise des onomatopées, ici elles signifient : « allez ! ».
- <sup>12</sup> L'informateur emploie des onomatopées qui indiquent ici le son fait par les fléaux.
- <sup>13</sup> L'émine est une mesure de capacité: l'émine du blé contenait 18 kilos, l'émine du seigle 16 kilos.
- <sup>14</sup> Saint-Medard est le huit juin.
- <sup>15</sup> M. Jacquemet et S. Comé sont les acteurs du documentaire *La terre* réalisé par Joseph Péaquin.